

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 10,
A L'ENTRESOL.
Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Adieux aux Tilleuls de Bellecour.

Décidément le soleil ou Jean-Baptiste Phœbus nous tient en rigueur; nos beaux jours sont passés; les Tilleuls de Bellecour pleurent leurs dernières feuilles jaunies sur les capotes de nos rares promeneuses; les mères de familles ont perdu l'espoir de marier leurs filles pendant cet hiver; on remet *les gluaux aux gendres* dans les cartons. Jusqu'au printemps prochain, adieu donc aux *mères tendres*.

Les vieilles femmes qui craignent l'ardeur du soleil sont allées, à défaut de l'ombre des Tilleuls, en chercher dans leurs châteaux; ce sont *les peureuses*. Elles pensent à se garantir contre la bise d'octobre, et commencent à maudire les rayons de ces soleils ternes et brumeux qui annoncent l'hiver; car voilà qu'il n'y a plus de malades ni même de gens de plaisir aux eaux, et que chacun fait ses plans pour la saison d'hiver.

Quelques femmes mariées seules osent se montrer sous les Tilleuls et affronter le vent et la poussière. Celles-là, il est vrai, se promènent pour le plaisir de la promenade; ce sont *les aguerries*.

Il y a bien encore quelques demoiselles qui guettent dans le ciel un coin de soleil pour aller en jouir sous les Tilleuls; celles-là sont *les obstinées*.

Quant aux hommes, ils tiennent bon; les trois classes de promeneurs, *les fats*, *les platoniciens* et *les niais*, sont fidèles à leurs habitudes, mais par malheur leur industrie ne peut s'exercer que sur une très-petite échelle. *Les niais* ont beaucoup de peine à trouver des *mères tendres*, *les platoniciens* n'essaient leurs plans d'attaque que sur quelques *aguerries*, et *les fats* ne rencontrent que de tristes visages de femmes isolées et oubliées au pied des arbres.

Je connais un *niais* qui de désespoir fait en ce moment une élégie sur la chute des feuilles, à la façon de Millevoey. Le malheureux rêvait des projets de suicide; il entrevoyait avec l'hiver la disparition d'une *mère tendre* et de sa fille. En fait de suicide, je lui ai conseillé le mariage; cette idée, qui ne lui était pas venue, lui a souri, et je suis chargé de chanter le bonheur de son suicide, je veux dire de son mariage.

Les platoniciens, qui guettent les femmes mariées au détour des allées, commencent à soupirer dans la bise comme des Orphées après leurs Eurydices, et se trouvent obligés de se reporter sur *les obstinées* qui préfèrent *les fats*. *Les platoniciens* ont de longs cheveux, la tête penchée à gauche, les yeux mouillés de larmes, et la main droite sur le cœur, entre le deuxième et le cinquième bouton de l'habit. Il n'est pas sans utilité pour un *platonicien* d'être poitrinaire.

Les fats glanent partout. *Les fats* se subdivisent en trois catégories, *les jeunes beaux*, *les moins beaux* et *les laids*. Tous ces séducteurs, dans la proportion de leurs avantages physiques, exercent leur coupable in-

dustrie sur toutes les femmes indistinctement, à l'exclusion pourtant des *mères tendres*, car *les fats* ne se marient jamais. Ils professent une grande estime pour le mariage, mais ils n'en usent qu'à la dernière extrémité. *Les fats* sont abhorrés des hommes, adorés des femmes, jusqu'à ce qu'ils deviennent compromettants. Alors ils deviennent des hommes dangereux et qu'il faut fuir. D'ordinaire ils ont assez de bon sens pour être les premiers à se sauver. J'en connais un qui commence toujours par se sauver afin qu'on lui coure après; mais il résiste, et il se fait adorer, bien qu'il soit compromettant. On dit généralement qu'il a beaucoup de prise à ce prix-là; n'est pas *fat* qui veut.

Mais voici qu'il pleut, adieu tous leurs projets de séduction pour dimanche; les Tilleuls sont un fort mauvais parapluie, et à moins d'employer la jupe de Virginie, il n'est plus permis de s'y promener sans risquer de s'y noyer ou d'y attraper une fluxion de poitrine pour rentrer dans la classe des *platoniciens* poitrinaires.

Concert de M^{lle} Louise Guénée.

Grâces soient rendues au Conservatoire de Paris, qui a fait du fils de Donjon un excellent flûtiste, et de M^{lle} Louise Guénée une pianiste hors ligne! Il ne faut pas cependant s'imaginer que le Conservatoire soit infailible, et que tout élève qui a puisé à cette source possède un talent incontestable; le Conservatoire, comme nos collèges, enseigne l'art d'étudier, mais il ne peut donner ni l'âme ni la volonté à l'artiste. Il faut donc être un esprit privilégié, pour sortir de la foule. — M. Donjon fils et M^{lle} Louise Guénée sont en chemin. M^{lle} Guénée, qui s'annonce comme élève de Kalkbrenner, ne sera jamais désavouée par son illustre professeur, car elle a beaucoup d'analogie avec lui pour la netteté et le moelleux de l'exécution, et son âme semble tenir aussi ses inspirations de l'âme du maître. Un jour peut-être, M^{lle} Guénée aura-t-elle plus d'énergie que lui, car elle possède un de ces doigts vibrants dont Thalberg a presque seul le secret. M^{lle} Guénée est par-dessus tout cela une fort belle personne, ce qui n'a jamais nui à l'ensemble d'un talent quel qu'il soit.

Et si vous vous figurez un frêle et blond jeune homme mince comme un hautbois et pâle comme un *élégie échevelée*, vous aurez une idée du jeune lauréat du Conservatoire, de Donjon fils; puis, si vous l'écoutez, vous ne saurez décider si le père vaut mieux que le fils, ou si le fils l'emporte sur le père.

Il nous reste à louer Baumann qui a joué avec sa verve accoutumée un duo concertant avec M^{lle} Guénée. — M. Pantaléoni doit donner un concert où nous l'écouterons sincèrement une seconde fois, afin de juger ses qualités et ses défauts.

A l'heure où nous écrivons cet article, on nous annonce que le monde

musical vient de faire une grande perturbation dans la personne de M. Beer, 1^{re} clarinette de l'Opéra. M. Beer était d'un embonpoint tel que depuis long-temps ses amis redoutaient une mort subite déterminée par une apoplexie foudroyante. Il reste de Beer tous les airs militaires que nos régiments français exécutent.

La Veuve.

Où vas-tu, pauvre veuve? où vas-tu chaque soir,
Ton pâle front plié sous un long voile noir?
Où vas-tu d'un pas lent que la douleur dirige?
Où vas-tu, jeune fleur qui se meurt sur sa tige...
Le deuil sur ton visage hier si radieux,
Des larmes dans ton sein, des larmes dans tes yeux!
Pauvre colombe, hélas! par son ramier laissée,
Et l'appelant en vain, éperdue et blessée,
Dans les bois tout émus de ses gémissements...
Où vas-tu, faible femme, aux saints élancements?
Tu cours... tu n'entends pas la voix qui sympathise
A ton morne chagrin... tu n'entends que la brise
Qui soulève ton voile... et tes yeux abaissés,
Ton trouble, disent seuls tes funèbres pensers.
Puis, lorsqu'à mon regard sous l'épaisse charmillie
Tu te caches... soudain, d'une étoile qui brille,
D'une étoile tombante un rayon arrêté
M'éclaire encor ton front qui se plie attristé.
Comme ton ombre alors je te suis dans la plaine,
A tes pensers uni, haletant de ta peine.
Pauvre femme! j'entends tes sanglots... sous tes pleurs
Je vois se redresser les roseaux et les fleurs
De l'humide prairie où la lune est posée,
Où l'herbe pleure aussi, de tes pleurs arrosée.
Mon Dieu! que je voudrais, par le ciel inspiré,
Comme auprès d'une sœur sur tes pas attiré,
Que je voudrais d'un ange aux paroles de flamme
Posséder l'éloquence, et verser dans ton âme,
Dans ton sein déchiré, quelque baume du ciel,
Et sur ton cœur saignant un dictame de miel...
Alors, peut-être, alors oserais-je te dire :
« Ma sœur, le ciel m'envoie, un saint amour m'attire ;
« Je viens sécher tes pleurs ; un ineffable hymen
« Nous appelle tous deux ; sœur, donne-moi ta main ! »
Alors, oui, seulement alors, ma jeune veuve,
J'oserais dans ton sein que la tristesse abreuve
Déposer quelques mots d'amour et de pitié.
De ton deuil, malgré toi, l'enlevant la moitié,
Oui, si j'étais un ange, et si j'étais ton frère,
Ton amour me rendrait mon beau ciel sur la terre.
D'y remonter sans toi je serais moins pressé ;
Par ton œil, tes cheveux et ta voix caressé,
Dans ce céleste hymen et jusque dans tes larmes,
Ange, je trouverais tant de joie et de charmes,
Que je consentirais, ô ma sœur, à mourir,
Si tu devais pleurer un jour mon souvenir !
A suivre ainsi tes pas, ô ma belle affligée,
Je sens au vent des nuits mon âme soulagée.
De loin, n'osant troubler ton caprice, ou l'espoir
Que tu gardes d'entendre et peut-être de voir
Le fantôme chéri qu'en vain ta bouche appelle,
Oui, de loin je te suis ; et la clarté fidèle
Qui blanchit sous mes pas la mousse des sentiers,
La lune aussi te suit, se jouant sous tes pieds.
Près d'une croix enfin je te vois prosternée,
De ton voile léger sans cesse couronnée ;
Tu te baisses ; j'entends tes baisers retentir
Sur le marbre glacé qui les a dû sentir ;
J'entends plus abondants retomber sur la pierre
Tes pleurs mêlés de sang, et je crois de ma mère,
De ma mère éplorée, entendre la douleur.
Oui, femme, je te plains comme on plaint une sœur !
Ah! tu dois l'éveiller dans cette froide enceinte,
Cet époux adoré, tendre objet de ta plainte ;
Tu dois le réveiller, il l'entend... Je suis sûr
Que son âme se mêle à ton souffle si pur !
Mais le ciel ne veut pas que dans tes bras il vole,
Pas plus que sous son aile un ange te console...
Le ciel, à ton aspect imposant et si doux,
Rend ma douleur muette, et je tombe à genoux,

Et je prie, interdit, écoutant dans la plaine
La brise qui répond seule à ta plainte vaine. C. A. R.
(Extrait des *Joies et Plaintes*, volume de poésies inédites.)

ROBERT LE ROUGE.

(Suite.)

Une Exécution nocturne.

II.

A deux cents pas environ du Rhône, dans un endroit triste et isolé, il existe un chemin qui, se partageant en deux, forme un triangle au milieu duquel s'élevait, à cette époque, une vieille croix de bois; on l'a remplacée de nos jours par une nouvelle croix de pierre.

En ce lieu, le soir même où se passait la scène que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, trois hommes étaient réunis. L'un d'eux, enveloppé d'une espèce de couverture brune jetée sur ses épaules, et la tête couverte d'un chapeau à larges bords renversés, semblait inspecter et diriger le travail des deux autres. L'obscurité ne permettait pas de rien distinguer; on entendait seulement comme un bruit de planches que l'on ajuste, des coups de marteau, puis les jurons de deux voix discordantes qui maudissaient le temps et l'orage; tout cela se mêlait au bruit de la tempête qui éclatait alors dans toute sa force.

L'homme au large chapeau était debout au pied de la croix, et sa voix rude et mâle gourmandait la paresseuse activité des deux autres.

— « Voyons, drôles, aurez-vous bientôt fini ? »

Le bruit du marteau cessa tout-à-coup. « C'est fait, maître Jean, dit l'un des ouvriers. — Ah! enfin, c'est heureux! — Quel temps de chien! reprit le premier, nous sommes trempés jusqu'aux os. — Que Notre-Dame de Béchevelin nous protège! dit son compagnon; mais quelle idée a donc eue maître Jean de nous faire venir ici, à cette heure, pour élever une estrade devant cette vieille croix! Demain n'est pas, je pense, la fête des Rogations. — C'est aujourd'hui vendredi, c'est aujourd'hui le treize, André, et demain l'herbe sera rongie. En ce moment tu es assis sur un billot, comprends-tu? — Le billot! Ah! oui, j'ai vu maître Jean parler aujourd'hui à voix basse avec Simon le borgne, et cela devait présager malheur. Que Dieu nous soit en aide! »

André se tut. Son philosophe compagnon sifflait un vieil air de complainte, puis il étendit la main. « Bravo! la pluie a cessé, dit-il. — Que faut-il faire, maître Jean? — Silence, brute! » Et Jean tira de sa poche un petit sachet dont il versa le contenu sur une poignée de broussailles qu'il tenait sous son vêtement. Il déposa le tout sur l'estrade et y mit le feu; c'était le signal. Ce fut un éclair de deux secondes qui éclaira cette scène étrange et bizarre. Un jeune homme de haute taille, un bonnet de fourrure sur la tête, était debout sur le plancher élevé à huit pieds au-dessus du sol, et il regardait, en souriant, André, pâle de terreur, assis ou plutôt cloué sur le billot, et attendant là, sans oser faire aucun mouvement, le signe ou les ordres de son maître.

« Où est la *Sourde-Muette*? dit Jean, quand tout fut replongé dans l'obscurité. — Amarrée au pont des Culattes, répondit André. — Drôle de nom pour une barque! répéta l'homme au bonnet fourré. — Allez-y tous deux et attendez-moi. J'y serai bientôt avec Simon et Robert le Rouge. Il y aura de la besogne cette nuit, enfants, et pour chacun, deux louis d'or. — Nous vous attendrons, maître. » Et les deux ouvriers disparurent.

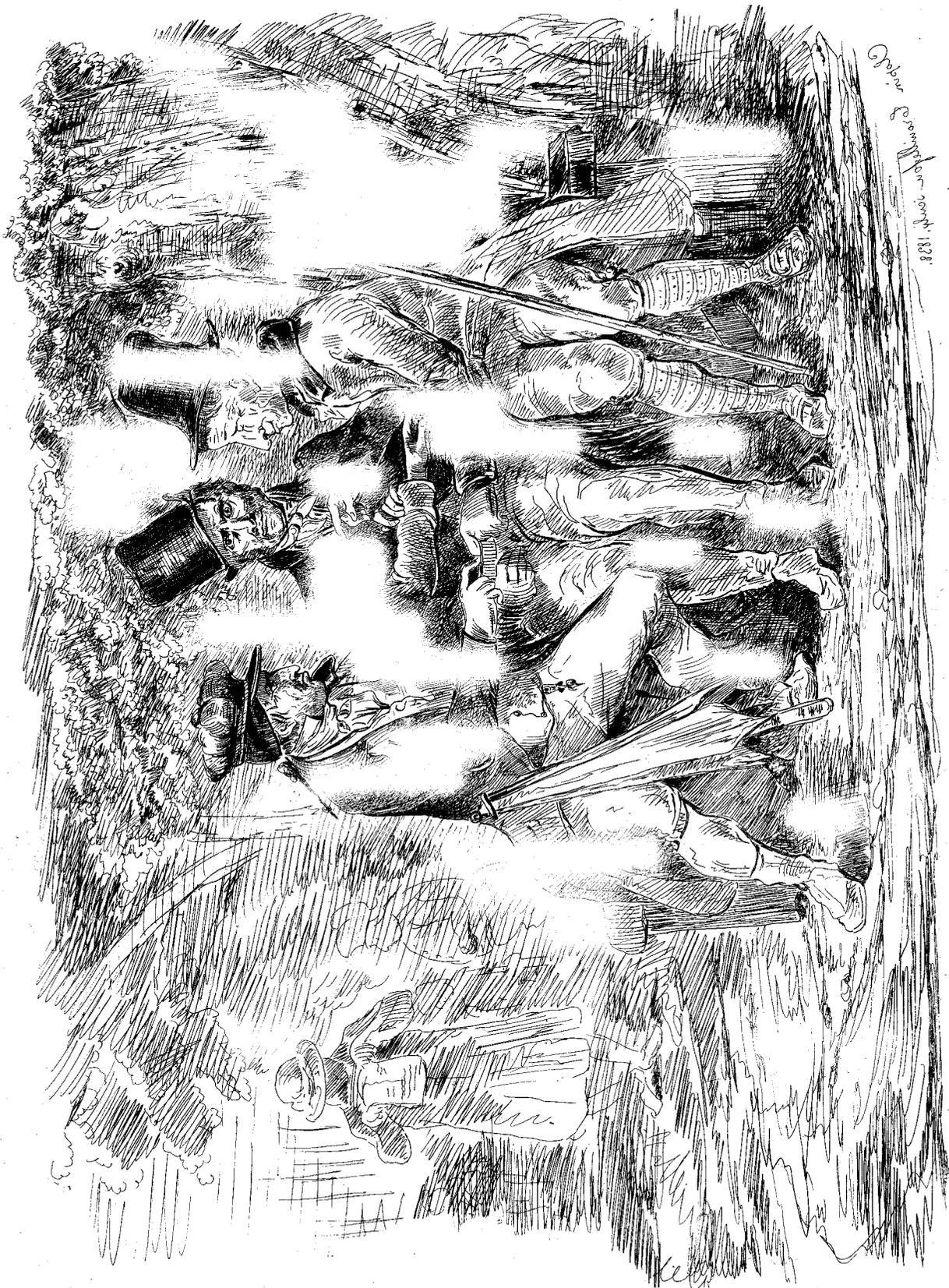
Resté seul, Jean se promena quelques minutes, puis il s'arrêta tout-à-coup: il avait entendu du bruit.

« *Sourde!* » cria-t-il aussitôt en armant ses pistolets.

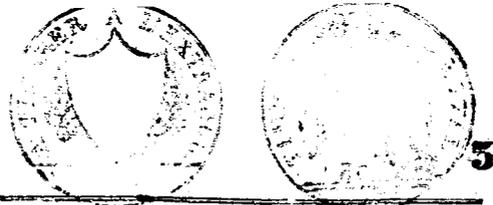
« *Muette!* » répondit une voix forte, et quatre nouveaux personnages parurent. Robert conduisait ou plutôt traînait à son bras une femme presque mourante.

A la droite de Simon, un jeune homme pâle, les mains liées derrière le dos et la bouche couverte d'un mouchoir, marchait résolument. Ils s'arrêtèrent tous quatre au pied de l'escalier de bois qui venait d'être improvisé. Jean alluma deux torches. Robert tenait une hache à la main, il la déposa sur le socle de la croix. Il se fit alors un silence terrible et solennel.

« Reconnais-tu cette place, jeune homme? dit Robert d'une voix grave et retentissante. Là fut votre premier rendez-vous d'amour et là sera votre dernier. Ecoute, car tu vas mourir. Le jour où tu as vu cette femme pour la première fois, le jour, la nuit ou l'heure où elle t'a dit: Je t'aime, il eût mieux valu pour toi que tes yeux se fussent fermés à jamais, et que ta famille en deuil eût pleuré sur ton lit de mort; car tu ignorais, enfant, quelle était cette femme. Si tu fusses mort hier, un



Opportunities for 1838



marbre blanc eût pesé sur ta bière, et ta mère eût pu venir y prier pour son fils; aujourd'hui, le fleuve qui gronde à nos pieds roulera ton cadavre à la mer. Tu ne savais pas que Juana était la femme de Robert le Rouge, et que Robert le Rouge était le bourreau! Ah! pauvre fou, qui se jetait tête baissée dans l'ancre du lion! Voyons, à genoux, mon gentilhomme, et priez pour vous et pour elle!»

Simon détacha le mouchoir; Jules fléchit un genoux et pria, puis il se releva d'un pas ferme et marcha vers l'échafaud. Il monta rapidement les marches; la hache à la main, Robert montait derrière lui. Jules se retourna une dernière fois, et vit Juana qui lui tendait les bras en sanglotant. « Adieu, Jeanne, lui dit-il; je t'aime, et je te plains; car tu souffriras bien long-temps encore. Prie pour moi, Jeanne. O ma mère! ma mère!» Les larmes l'étouffaient; Juana s'élança vers l'escalier, Simon voulut la retenir, elle le pétrifia de son regard, et, comme une folle, elle monta, et vint se suspendre au cou de son amant. Immobile, Robert les regardait tous deux. « Ecoute, Jules, murmura Juana, j'irai bientôt te rejoindre; mais avant je veux te venger. »

Robert saisit sa femme par le bras, et la tira rudement du haut de l'estrade. Simon la reçut dans ses bras, et presque au même instant une tête roula à leurs pieds.

En proie à un délire convulsif, Jeanne se tenait serrée contre Simon.

« Maître, cria celui-ci, je vous demande la grâce de cette femme.

— Elle est condamnée à vivre, » répondit le bourreau en essayant froidement l'acier de son instrument.

La vengeance et la fièvre donnent de la force. Jeanne se redressa et collant ses lèvres à l'oreille de Simon: « Je t'attends demain, lui dit-elle; tu viendras à midi. Je t'aime! »

Ecrasé, étourdi de ce bonheur inattendu, Simon ne put balbutier qu'un mot:

« J'irai. »

(La fin au prochain numéro.)

Il sera :

Pourquoi l'art dramatique dépérit en province.

Ceci est une question plus importante qu'on ne croit, et qui tient essentiellement à la question de décentralisation que l'on met chaque jour en avant.

C'est pourquoi je veux traiter ce sujet avec soin et rechercher les différentes causes de la décadence de l'art dramatique en province.

1^o Un artiste de mérite, et auquel les bravos n'ont jamais fait défaut, me disait un jour, à l'occasion des représentations d'un acteur de Paris :

« Il y a une différence énorme entre la manière dont une pièce est reçue étant jouée par les artistes du lieu, et celle dont le public l'accueille étant jouée par une des sommités dramatiques de la capitale. »

Ce raisonnement renferme un sens profond que je vais développer.

En effet, il existe une grande différence, mais il ne faut pas croire qu'elle vient uniquement de la supériorité des acteurs de passage. Il y a aussi en province des acteurs de talent, je dirai même d'autant de talent que plusieurs noms haut placés dans l'aristocratie du théâtre. Pourquoi donc les uns sont-ils beaucoup plus applaudis que les autres? C'est que le public est toujours le public pour lequel « Tout nouveau tout est beau. »

Placez dans le même rôle le meilleur de vos acteurs, et une de ces réputations de Paris, sinon usurpées, du moins considérablement outrées et amplifiées, et vous verrez les spectateurs applaudir les moindres paroles du second et laisser passer inaperçues toutes les intentions fines du premier.

Le public de province juge toujours d'après le maître. Pour lui, le maître, c'est le feuilleton parisien. Tel acteur est encensé par les journaux, c'est un phénix. Il doit être applaudi, rappelé. Pour cela il n'a pas même besoin de parler; il y a de l'esprit jusque dans la manière dont il ouvre la bouche pour bâiller.

Mais à l'égard des artistes du lieu, c'est différent. D'abord on les voit chaque jour, et le public se blase si vite! Puis personne ne les loue, ces pauvres acteurs de province; il n'y a pas pour eux de ces feuilletons mirifiques dont les puffs sont signés des noms le plus en honneur dans la littérature, car les feuilletons des journaux de province, c'est quelque chose de si humble, de si chétif, que personne n'y prête attention.

Le public va au théâtre avec ces idées, et alors même qu'il sent de la vérité, de la chaleur dans un acteur, il se contente de dire : « C'est assez bien. » Si au contraire tel autre personnage est froid, guindé, faux, il le prend en grippe, et alors même que plus tard le même acteur aura fait des progrès, le bon public conservera toujours son opinion défavorable et n'applaudira pas.

D'après ces réflexions, je puis maintenant poser un fait, que la première cause de la décadence de l'art théâtral en province vient de l'indifférence que le public apporte aux progrès ou aux défauts des acteurs, et du peu de soin qu'il a de relever et d'applaudir les intentions fines, les mots spirituellement jetés, et même jusqu'au jeu de la physionomie.

Pourquoi les artistes de Paris l'emportent-ils sur une partie de leurs confrères des provinces? C'est qu'ils sont habitués à faire sortir d'un rôle toutes les beautés que ce rôle peut renfermer. Et pourquoi y sont-ils habitués? C'est qu'ils savent que le public les récompensera de leurs efforts, tandis qu'il les punira s'ils y manquent; de là découle cet axiome invariable : *L'acteur sera ce que le public le fera.*

Rendez-lui justice, il fera des progrès; n'y faites pas attention, il se corrompra.

2^o La seconde cause de la décadence du talent découle immédiatement de la première. L'acteur qui voit que le public ne lui rend pas justice des efforts qu'il fait pour s'élever, se relâche peu à peu et finit par apprendre machinalement ses rôles, en se disant : « Je n'en serai pas plus mal récompensé. » Ceci devient bientôt chez lui une habitude, et plus tard, lorsqu'il veut par hasard sortir de cet état de croûte, il a moins de courage et plus de peine.

Je sais qu'à mes raisonnements on fera cette objection, que souvent le public peut juger faussement, et que, s'il faut que l'acteur se conforme toujours aux idées des spectateurs, cela l'entraînera souvent dans une fausse voie. A cette objection je répondrai que l'erreur ne s'emparera jamais des masses; quelques personnes pourront faillir, mais il se trouvera toujours des esprits éclairés dont l'approbation entraînera celle des esprits douteux.

A ces deux causes principales s'en joignent d'autres moins importantes et qui n'ont pas besoin de développements. D'abord l'absence des auteurs qui ne peuvent indiquer aux acteurs toutes les nuances de leurs rôles. Le seul remède à cela c'est d'avoir un régisseur connaissant parfaitement la scène, et assez instruit pour juger l'esprit des pièces qu'il fait répéter.

Une autre cause de décadence, c'est la multiplicité d'emplois qu'un acteur de province est obligé de remplir. Tel artiste devra jouer par clause d'engagement les Arnal, les Bouffé, les Odry, les Vernet. Et il faudra qu'il se plie à tant de rôles différents, ce qui le tuera; d'ailleurs, de ces divers genres, il y en aura toujours un qu'il préférera et qu'il cultivera au préjudice des autres.

Enfin une dernière cause, c'est la prodigieuse quantité de pièces qui se jouent en province. Tel théâtre seul joue les répertoires de sept ou huit théâtres de Paris. Comment voulez-vous qu'avec une telle rapidité on ait le temps d'approfondir un rôle, d'en étudier tout l'esprit, de se rendre compte de toutes ses nuances? C'est impossible.

La morale et la conséquence de tout ce que je viens de dire, c'est que, pour avoir de bons acteurs, il faut d'abord les encourager toutes les fois qu'ils le mériteront, soit par leur jeu, soit par leur diction, soit par leur tenue, et ensuite ne pas les décourager par des marques d'improbation, sans prendre en considération le peu de temps qu'ils ont pour étudier un rôle, et souvent aussi la différence qu'il y a entre leurs moyens et les emplois qu'ils sont obligés de jouer. P. P.

CAUSERIES.

La gravure que nous offrons à nos abonnés représente trois canuts dissertant sur le tabac et sur les affaires de la Suisse, abrités sous les arbres du Jardin-des-Plantes.

— La reprise du *Cheval de Bronze* a produit vendredi le meilleur effet au Grand-Théâtre. M^{mes} Minoret, Sallard, M^m. Vernet et Gustave Blés ont été chaudement applaudis. — C'est une reprise qui doit être fructueuse pour l'administration.

— Arnal fait tous les soirs salle comble. Les Lyonnais ont apprécié ce talent si naturel et si comique, et la faveur publique lui est acquise encore pour long-temps. Les nouveautés qu'il nous promet pour cette semaine doivent grossir la foule qui assiège chaque soir les portes du Gymnase.

— Duprez est décidément surnommé à Paris le *ténor grave*. — M. de Candia s'appellera le *ténor doux*. Le public pourra donc passer du *grave* au *doux*.

— M. Chiampo a donné hier, à la salle de la Bourse, un concert où son talent sur le trombone a surpris tous les auditeurs. Messmer a

exécuté sur le cornet à piston des variations de sa composition qui lui ont fait le plus grand honneur.

— L'homme-squelette est en cette ville. Les personnes dont l'embonpoint est gênant apprendront avec plaisir que le bouillon de gélatine est sa nourriture et la cause de sa maigreur.

— La société des Amis des Arts a perdu, dit-on, l'espoir d'ouvrir son exposition cette année, faute d'une salle. Est-ce que l'autorité refuserait de prêter une salle par amitié pour les arts?

— M. Julien, de Paris, qu'il ne faut point confondre avec le rival des Tolbecque et des Musard, M. Julien, le président célèbre des célèbres diners européens scientifiques et littéraires, a honoré récemment notre ville de son passage.

— M. Burat de Gurgy, le spirituel auteur du libretto du ballet du *Diabolo boiteux*, récemment représenté à Berlin, a reçu, comme marque de la satisfaction de Sa Majesté prussienne, un riche bijou, représentant un joli petit diable en émeraudes, saphirs et brillants. — Voilà ce qui s'appelle ne pas faire de l'art pour le roi de Prusse.

— M. Edgar Quinet, l'auteur des poèmes d'*Ahasvérus*, de *Napoléon* et de *Prométhée*, vient d'être nommé à la chaire de littérature étrangère créée récemment par le ministre Salvandy dans notre ville. C'est une bonne nouvelle pour tous les amis des lettres.

MUSIQUE.



On a trop long-temps nié que Lyon fût une ville de progrès. Il est temps de prouver que depuis quelque temps l'art musical y a pris un développement immense. — Il y a dix ans, on ne vendait pas à Lyon dix pianos par année, et les marchands de musique voyaient la poussière s'amonceler sur les rayons de leurs musiques; mais depuis que la musique est devenue une nécessité, depuis qu'elle entre dans l'éducation de la jeunesse, il est du plus mauvais ton de ne pas être musicien. Aussi les magasins de musique ne désemplassent pas, et le piano est devenu un meuble essentiel et de première utilité. Un salon sans piano n'est pas un salon. Ceci n'est pas un prospectus menteur, c'est une incontestable vérité que chacun peut vérifier. Nous donnons à ce propos la nomenclature des pianos choisis, dont la maison Jacquet et Fèvrot vient de faire l'acquisition à Paris.

- PETZOLD. Pianos à 5 cordes, 6 octaves 1/2, palissandre très-riche et marqueteries.
- Id. id. id. id. riche et filets blancs.
 - Id. id. à 2 cordes et 5 dans les dessus, 6 oct. 1/2, palissandre riche et filets blancs.
 - Id. id. à 2 cordes et 5 dans les dessus, 6 octaves 1/2, courbary riche et fil. blancs.
- PAPE. . . . id. à queue, 5 cordes, 6 octaves 1/2, palissandre riche, frappant ca dessus.
- Nouveau brevet d'invention pour un système qui permet de prolonger considérablement les cordes du piano sans en agrandir la caisse.
- Id. id. à 3 cordes, 6 oct. 1/2, palissandre très-riche, moulures et perles relief.
 - Id. id. à 3 cordes, 6 octaves 1/2, racine de peuplier avec pédale pour durcir le clavier.
 - Id. id. à 3 cordes, 6 octaves 1/2, acajou riche à perles en relief.
 - Id. id. à 2 cordes, 6 octaves 1/2, courbary à filets.
- PLEYEL. . . id. à 3 cordes, 6 octaves 1/2, acajou ronceux.
- Id. id. à 2 cordes, 6 octaves 1/2, acajou moucheté et filets d'ariba-rosa.
 - Id. id. à 2 cordes, 6 octaves 1/2, acajou moucheté.
 - Id. id. à 2 cordes, 6 octaves, acajou grand format.
 - Id. id. à 2 cordes, 6 octaves, palissandre grand format.
 - Id. id. à 2 cordes, 6 octaves, acajou petit format.
- TRESSOZ. . id. à 2 cordes, 6 octaves 1/2, acajou riche et filets, mécanisme frappant dessus. Brevet de perfectionnement.
- Id. id. à 2 cordes, 6 octaves 1/2, acajou riche et filets doubles en courbary. Brevet de perfectionnement.
- Pianos des facteurs de Paris moins réputés, d'une grande solidité et d'un prix modéré.



Charade.

Trainé par les jeux et les ris,
Alors de vos appas chéris
Mon premier est dépositaire;
Mon second les dérobe aux regards du vulgaire;
Et mon tout, c'est vous-même, Iris.

Le mot de la dernière charade est *sou-venir*.

ANNONCES.

DEUX BEAUX BILLARDS à la moderne, à vendre. Prix : 1,200 f. les deux.
S'adresser au Bureau du journal.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, *qui plus est*, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.



COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE.

Capital : cinq millions.

Cette Compagnie assure contre toutes les chances d'incendie; ses tarifs sont très-modérés.

S'adresser à M. Joseph MOLLARD, inspecteur divisionnaire des vingt-deux départements du Midi, rue du Pérat, n° 10, à Lyon.

Joachim DUFLOT, rédacteur-gérant.